

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

LES  
FOUILLES DE DELPHES

PAR

M. HOMOLLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance publique du 16 novembre 1894



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

---

M DCCC XCIV

Bibliothèque Maison de l'Orient



165904

LES  
FOUILLES DE DELPHES

PAR

M. HOMOLLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance publique du 16 novembre 1894.

---

MESSIEURS,

L'Académie, en me confiant l'honneur de la représenter aujourd'hui, a voulu récompenser sans doute les efforts et les succès de l'École française d'Athènes; au nom de mes collaborateurs (1) et au mien, je la remercie. J'ai pensé répondre à son désir, et peut-être aussi à votre attente, en choisissant pour sujet *Delphes*. Veuillez, je vous en prie, vous attacher aux faits plutôt qu'aux mots et ne point oublier, en m'écoutant, que j'ai plus fait métier de terrassier que d'orateur.

---

(1) MM. Couve, Bourguet, Perdrizet, Millet et Jouguet, membres de l'École française; Quellenec, ingénieur-conseil, Convert, conducteur technique des travaux; Tournaire, architecte, et Blot, dessinateur.

Je résumerai d'abord, en quelques dates et en quelques noms, les antécédents de notre entreprise ; c'est une justice que nous devons aux explorateurs qui nous ont frayé la voie : Ottfried Müller, en 1840 ; MM. Wescher et Foucart, en 1860 ; Haussoullier, en 1880 ; Pomtow, en 1887. Dans toutes ces recherches la France avait de beaucoup la meilleure part, et l'on peut dire qu'elle possédait, après la Grèce elle-même, les premiers droits sur Delphes. M. Foucart, qui les lui avait conquis, ne devait jamais les laisser prescrire, et, avec la même obstination que M. Curtius avait conseillé en Allemagne les fouilles d'Olympie, il ne cessait de réclamer celles de Delphes. Il négocia pendant dix années à Athènes, pour en assurer le privilège à l'École française, soutenu par le concours dévoué des ministres de France en Grèce, le comte de Mouy et le comte de Montholon.

J'ai la responsabilité d'avoir demandé et obtenu un crédit de 500 000 francs, qui a permis enfin de réaliser le projet. La convention de Delphes fut votée par les Chambres françaises en février et mars 1891 et par le Parlement grec en avril. Les travaux commencèrent seulement en octobre 1892, et ils furent presque aussitôt suspendus par la mauvaise saison. Le temps n'avait point été perdu cependant, car nous avons, dans cet intervalle, exproprié 350 maisons et plus de 700 parcelles, constitué notre matériel, formé un personnel technique, posé 1000 mètres de voie Decauville en pleine montagne et sur une pente extrêmement rapide. Les chantiers ont pris toute leur activité en 1893, et depuis lors ils n'ont plus chômé, car l'hiver est occupé aux travaux de réparation et de préparation.

Permettez-moi, pour en finir avec les détails matériels, un peu de statistique. Le nombre des wagons ou plates-formes en mouvement est de 75; la longueur des voies exploitées de 3 kilomètres environ; le service de la traction est assuré par une écurie de 10 chevaux; l'entretien du matériel, par deux ateliers, l'un de charpente et l'autre de serrurerie; le personnel ouvrier varie, suivant les saisons, de 40 à 220 hommes, Grecs, Italiens et Ottomans. Les déblais se montent au total à 70 000 mètres cubes; ils ont atteint jusqu'à 400 mètres par jour. La superficie des fouilles mesure environ 2 hectares.

Je me garderai d'appliquer dans l'exposé de nos découvertes les mêmes procédés mathématiques. A quoi vous servirait-il de savoir que nos registres d'inventaire comptent plusieurs milliers de numéros, tant en statues, bas-reliefs, inscriptions, monnaies, que vases et figurines de terre cuite, statuettes et instruments de bronze, ustensiles de fer ou de plomb? Rien n'est plus décevant qu'un chiffre, puisqu'il égale un fragment informe à un chef-d'œuvre et que le moindre acte d'affranchissement compte autant que l'hymne à Apollon.

La vraie méthode eût consisté à mettre sous vos yeux des moulages, des plans et des photographies. Vous en pourrez voir bientôt, avec les restaurations architecturales de M. Tournaire, à l'École des Beaux-Arts, qu'on a bien voulu nous ouvrir. Je voudrais, en attendant, vous donner une idée générale du sanctuaire delphique, tel que les fouilles nous l'ont rendu, décrire avec quelque détail certains monuments choisis parmi les plus beaux et les plus rares, et vous permettre ainsi de juger notre œuvre

et d'apprécier la portée historique de nos découvertes.

Le site de Delphes est un des plus beaux de la Grèce ; je n'en connais guère qui produise une impression plus profonde et plus vraiment religieuse : il a le mystère, la grandeur et l'effroi du divin. Le sanctuaire est comme caché au fond d'un théâtre de roc ; un escarpement colossal l'enclôt, le domine, l'écrase, et les contreforts extrêmes du demi-cercle où il est enfermé semblent le séparer du monde ; le sauvage Kirphis en borne au sud l'horizon. Des roches éclatantes de blancheur, sur lesquelles le soleil semble aviver encore l'ardeur de ses rayons ; des cimes où s'assemblent les nuées grosses d'éclairs et de tempêtes ; des gorges étroites et mystérieuses qui renvoient tous les bruits en échos multiples et sonores ; des ravins qui se creusent en précipices sans fond ; un sol sujet à des secousses fréquentes et parfois redoutables ; des exhalaisons qui montent de la terre et excitent le délire ; des eaux limpides qui semblent faites pour purifier toutes les souillures ; quels signes plus manifestes de la présence et de l'action des dieux ! quels lieux plus propices à la prière et à la prophétie !

« Le sol est pierreux, disaient en gémissant à Apollon, les Crétois transportés miraculeusement sur le Parnasse ; il ne porte ni vignes ni prairies : hélas ! comment vivre ici et communiquer avec les hommes ? » Mais le dieu leur répondit : « Pauvres hommes, pourquoi craignez-vous ? J'élèverai ici un temple, un temple riche, où afflueront du monde entier les pèlerins, les victimes et les présents. »

Et le temple se dressa en effet durant des siècles, sur la montagne sainte, majestueux et opulent, rempli d'of-

frandes, chargé du butin étincelant des combats; des édifices sans nombre l'environnaient, hommages de tous les peuples, chefs-d'œuvre de tous les temps; et les statues composaient alentour comme un peuple d'adorateurs, magnifique parure de marbre et de métal. L'or et l'argent y brillaient de toutes parts, et le bronze s'y revêtait, par un artifice des fondeurs ou sous l'action de l'air, d'une patine chatoyante et douce comme l'émail.

Toute cette splendeur est loin, Messieurs : les Phociens pillèrent le trésor; Romains et Byzantins enlevèrent avidement les statues pour en orner leurs villes; les tremblements de terre ont renversé les édifices, qui se sont transformés en carrières : rien ne reste debout que des murailles et des soubassements, souvent encore disloqués et écroulés. Et cependant ces ruines nivelées au ras du sol ne sont pas sans beauté. Ces pierres ont un langage qui nous émeut, car elles portent témoignage des vieilles croyances, et plus d'une évoque le souvenir d'une victoire ou d'un chef-d'œuvre.

Le sentier moderne de Castalie nous conduit droit à l'antique porte du téménos, dont l'enceinte subsiste presque partout, construite ici en belles assises horizontales, à la mode hellénique, et là en blocs polygonaux d'appareil cyclopéen. Par quelques degrés nous atteignons la voie sacrée, revêtue encore presque sur toute sa longueur de son dallage de calcaire et de marbre. Çà et là l'œil y aperçoit quelques lettres : c'est un traité d'alliance, c'est la dédicace d'une offrande disparue, qui a servi à boucher un trou. La route gravit en lacet la pente de la montagne, sur laquelle elle se développe en forme de grand S renversé : d'une traite,

elle gagne le Trésor des Athéniens, s'y retourne pour atteindre obliquement l'angle ouest du mur polygonal et, dans une seconde boucle, enferme le temple d'Apollon et sa terrasse : un escalier permettait d'en éviter les détours, et de superbes degrés, encore aujourd'hui tous en place, conduisaient, à l'extrémité, du temple au théâtre. Sur le parcours, on rencontre des deux côtés bases de statues et pieds de stèles ; aux carrefours, sur les esplanades, des autels, des édicules, des trésors, des portiques, petits édifices dont les délicats contours et les fines proportions se détachaient sur de massives terrasses et faisaient valoir par le contraste l'imposante grandeur du temple d'Apollon.

Voici dès l'entrée, face à face, les trophées d'Athènes et de Lacédémone, dîme du butin de Marathon et d'Ægos-Potamos ; singulier rapprochement qui réunissait dans la paix d'Apollon les vainqueurs et les vaincus, ou plutôt antagonisme voulu et obstiné d'ennemis irréconciliés qui se provoquaient encore. Athènes avait élevé dix statues : Lysandre en consacra quarante ; Phidias avait suffi pour la première offrande : toute la Grèce travailla à la seconde. Après avoir passé entre les deux hémicycles, où l'artiste Antiphanès avait sculpté pour les Argiens les Épigones et les anciens rois d'Argos, nous rencontrons, à droite, une grande inscription, dédicace des Tarentins ; à gauche, le trésor de Sicyone, temple dorique du VI<sup>e</sup> siècle, pittoresque dans ses formes primitives, sous sa couleur de tuf et ses décorations crues, avec ses sculptures naïvement hardies. A la boucle de la route, règne un large carrefour, l'un des plus beaux endroits du sanctuaire : autour, le Trésor des Siphniens, en gros marbre des îles, celui

de Thèbes, en calcaire bleu, celui d'Athènes, en éclatant et fin paros; au-dessous, celui de Syracuse; en arrière, celui de Potidée, d'autres encore, anonymes, et plus haut le Bouleutériorion. Ces édifices se présentent chacun sur sa terrasse, à des niveaux divers, sous des angles différents, dégagés de toute symétrie conventionnelle, adaptés au sol avec la plus libre et pittoresque souplesse. L'un offre les délicatesses les plus raffinées de l'ionisme, d'autres la fermeté sévère ou radoucie du style dorique en 480 ou en 370; et les yeux, qui s'amuse de ces contrastes, sont charmés encore par les sculptures des frises, des métopes, des architraves, des corniches et des doucines, par l'harmonie des ors, des bleus, des rouges et des blancs de la polychromie monumentale, par l'éclat des ornements métalliques. Là encore des Caryatides, en long chiton relevé, à l'himation finement plissé, aussi belles que les plus belles vierges de l'Acropole, portaient sur leur tête la légère corniche d'une tribune, prototype de celle de l'Érechtheion; tandis que de rustiques Apollons, à la chevelure bouffante, aux larges épaules, aux membres lourds, à l'ossature saillante, les bras collés au corps et les jambes immobiles, gardaient le souvenir de quelque victoire, peut-être celle des Lipariens sur les Tyrrhènes.

Mais, parmi tant de monuments exquis, des rochers bruts se dressent: on en avait respecté la rudesse, on semble les avoir enfermés dans une enceinte. C'est, en effet, le sanctuaire vénérable de la plus ancienne divinité delphique, la Terre qui sait tous les secrets, et celui des Muses, ses interprètes; c'est le primitif oracle. Du haut de la roche à deux sommets prophétisait la Sibylle, et dans l'anfractu-

sité qui les sépare veillait le gardien de l'oracle, Python, tué par Apollon.

Mais asseyez-vous un moment sur cette grande place, tout entourée d'exèdres et de bancs : c'est l'*Aire*, comme on l'appelait, lieu de rassemblement pour les processions ; lieu de spectacle aussi, où tous les huit ans était représenté le drame sacré d'Apollon et du serpent.

Des restes magnifiques couvrent le sol : la pyramide des Messéniens, haute base triangulaire, aux assises décroissantes en échelons, semblable à celle d'Olympie, et qui, comme elle, portait sans doute une Victoire ; la colonne élancée des Naxiens, si singulière avec ses cinquante cannelures à arêtes vives, et dont l'énorme chapiteau ionique était couronné d'un sphinx aux ailes éployées, lointain ancêtre du lion de Saint-Marc ; le portique des Athéniens, qui étalait sous son entablement de bois et derrière ses fines colonnes ioniques de marbre le butin conquis dans la Grèce entière. A tout cela le mur pélasgique, d'un chaud ton doré, d'un appareil pittoresquement bizarre et élégant, — les pierres en sont assemblées à joints curvilignes, — d'une puissance en quelque sorte immuable, forme un fond brillant et majestueux. Il sert en même au temps de piédestal au temple d'Apollon, dont il soutient la terrasse.

Elle est haute de cinq mètres environ, et le soubassement du temple en a cinq autres ; la pente est roide pour gagner sur une distance de moins de cinquante mètres le niveau supérieur, et le dallage est sillonné de stries profondes, pour que le pied s'y attache sans glisser. On longe des trésors encore inexplorés, et l'on arrive sur une large esplanade, devant le grand autel des sacrifices. Plus on

avance et plus la place est belle, plus proche le voisinage du dieu, plus pressées aussi et plus somptueuses les offrandes. Là, Gélon de Syracuse avait consacré les trophées de la victoire d'Himère, contemporaine, jour pour jour, de celle de Salamine, une Niké d'or et un trépied. Nulle part les statues ni les bronzes ne sont sortis de terre en aussi grand nombre.

Voici le temple enfin : il mesure soixante mètres sur vingt-cinq ; il était élevé sur un soubassement énorme, pour dominer le mur polygonal et apparaître tout entier par-dessus. Il a semblé longtemps qu'il dût nous cacher ses formes, sa décoration et sa beauté, tant les grandes divisions du plan étaient mal définies, les débris rares, incomplets et informes. Les découvertes sont venues peu à peu : des degrés demeurés en place, des dalles portant la trace des colonnes, les substructions des murs, le pronaos très vaste où se réunissaient les pèlerins et peut-être aussi le sombre et souterrain adyton, séjour de la Pythie, voilà pour le plan : des tambours de colonnes restés alignés sur le sol, un chapiteau, ferme dans ses lignes relevées et nerveuses, presque comme ceux du Parthénon ; des métopes où l'on voit encore la trace des boucliers perses ou gaulois qui y étaient suspendus ; un torse en haut relief sur fond rouge, reste d'une des métopes de marbre de la façade orientale, voilà pour l'élévation et l'aspect décoratif. Qui sait si les frontons ne sont pas quelque part cachés sous des remblais, et si le temple ne nous révélera pas quelque jour tous ses mystères, ne nous apparaîtra pas dans toute sa splendeur ?

Faisons-en le vœu, mais sans impatience comme sans

inquiétude. La fortune nous comblera si elle nous accorde cette faveur, et, si elle nous la refusait, ne soyons pas ingrats; car le Trésor des Athéniens et le Trésor de Siphnos nous assurent dès à présent un succès remarquable et rare, égal aux meilleurs des plus heureuses fouilles. Encore me borné-je aux œuvres décoratives de l'archaïsme finissant; je passe et les vieilles sculptures en tuf du Trésor de Sicyone et maintes statues isolées qui représentent, parfois excellemment, toutes les époques de l'art grec.

Pausanias ne fait que nommer en passant le Trésor des Athéniens. S'il semble avoir lu et peut-être copié la dédicace qui rappelle les exploits et la piété des vainqueurs de Marathon, on dirait qu'il n'a point vus les métopes et les acrotères qui faisaient à la défaite des barbares une si claire allusion, au temple une si brillante parure. Sa concision ou sa légèreté nous a valu du reste une bien passionnante émotion. Lorsque nous avons vus sortir de terre les morceaux trop souvent maltraités, quelquefois aussi dans leur fleur, des trente métopes qui décoraient les façades et les flancs de l'édifice : Zeus, Héra, Athéna, Dionysos, Apollon, Héraclès, vainqueurs des géants; Héraclès et Thésée, dompteurs de monstres, aux prises avec le lion de Némée, le taureau de Marathon, les Centaures, les Amazones, Géryon, le Minotaure; et ces Amazones lancées au galop, qui se dressaient au sommet des frontons, monument éternel de la terreur inspirée par la cavalerie perse et de sa déroute, nous avons ressenti avec une singulière vivacité la joie de la découverte et la surprise de l'inattendu. Nous avions sous les yeux, nous tenions

dans nos mains les témoins d'un des plus grands événements de l'histoire, du plus beau, du plus pur triomphe de la Grèce, et l'œuvre était digne des circonstances, jeune, confiante, hardie, un peu inexpérimentée encore, mais pleine de sève et d'élan. C'est la période des transformations fécondes qui mènent en politique à l'égalité démocratique, en art à la pleine réalisation de la libre beauté. La sculpture est inégale, mais partout elle révèle les qualités maîtresses du génie attique, avec cette probité naïve dans l'effort qui nous inspire pour les primitifs autant de respect et d'amitié que d'admiration. Certains morceaux déjà sont accomplis : tel le Taureau de Marathon, digne pendant de la belle métope d'Olympie que nous possédons au Louvre, d'un modelé même plus étudié et d'un aussi saisissant effet ; telle l'Athéna conversant avec Thésée, sereine dans sa majesté comme la déesse du fronton d'Égine, mais souriante d'une grâce virginale ; tel encore l'Hercule qui menace Eurysthée, puissant de forme, hardi de pose, élégant de visage, d'un modelé un peu ressenti, mais très ferme et très juste ; ou Dionysos enfin, dont le visage languissant sait allier à une simplicité un peu sèche de faire une rondeur enveloppée et — j'ose à peine appliquer ce terme à une œuvre archaïque — une véritable morbidesse.

Je voudrais éviter tout détail trop technique ; il est pourtant difficile de ne pas vous signaler que ces sculptures sont datées rigoureusement, que seules elles le sont, parmi les œuvres primitives de l'École attique, et de ne pas vous faire remarquer qu'elles ont ainsi pour la chronologie de l'art, c'est-à-dire pour l'histoire de son évolution, une inappréciable valeur.

Les sculptures du Trésor de Siphnos sont plus anciennes peut-être de vingt à trente ans, et appartiennent à une autre école, moins délicate et moins sévère dans la recherche de l'élégance, moins soucieuse des finesses de la forme, mais savante, habile dans l'art de développer sur les parois d'un monument des compositions d'une symétrique ordonnance ou d'une fouguese complication. La frise mesurait, répartie sur les quatre faces, environ 28 mètres, et nous en avons conservé plus de 20; un fronton décoré de figures, moitié en relief et moitié en ronde bosse, complète cet ensemble, vraiment unique pour le VI<sup>e</sup> siècle, de décoration sculpturale. On avait représenté sur les plaques de la frise : l'apothéose d'Hercule, la course de Pélops et d'OËnomaos, le combat des Grecs et des Troyens autour du corps de Sarpédon, la Gigantomachie; dans le tympan du fronton, la dispute du trépied entre Hercule et Apollon.

Les sujets se groupent et s'opposent deux à deux, scènes pacifiques et presque religieuses, scènes guerrières et tumultueuses; ici la calme ordonnance d'une marche triomphale ou les préparatifs sacrés de la course; là les mêlées furieuses des héros et des dieux. La composition, l'aspect même des divers bas-reliefs diffèrent jusqu'au contraste; tantôt les personnages s'alignent dans un large champ et se profilent sur un fond vide, tantôt ils se groupent, se superposent en plans compliqués, se croisent et s'enchevêtrent, couvrant toute la surface disponible; d'une part la symétrie règne avec exactitude; de l'autre le balancement, plus ingénieux et en quelque sorte latent, consiste plutôt dans l'adroite pondération des masses que dans le

nombre des personnages opposés et la réciprocité des attitudes. Les différences de manière frappent davantage encore ; et, si le trésor n'était point tout petit, si la prospérité de Siphnos n'avait pas très peu duré, on croirait volontiers que les différentes faces de la frise ont été exécutées en plusieurs fois, à vingt ans au moins d'intervalle. On y reconnaît manifestement deux mains ; les artistes ont travaillé ensemble, ils appartiennent à la même école, mais l'un touchait à la fin de sa carrière, fidèle aux traditions anciennes, l'autre la commençait, novateur et génial. Celui-ci, l'auteur de la gigantomachie et du combat, a mêmes procédés que son collaborateur, mais avec une souplesse de ciseau bien plus adroite, le goût des formes arrondies, des modelés fondus et nuancés, le sentiment de la vie, l'invention ingénieuse, pittoresque et dramatique. Les animaux sont traités avec une aisance, un naturel surprenant, les lions, surtout, d'un réalisme bien rare dans l'art grec et qui fait songer aux maîtres animaliers de l'Assyrie. Les attitudes des personnages étonnent par l'exactitude des détails anatomiques — parfois un peu forcés, — la justesse des mouvements, la variété et l'intensité de l'expression, l'imprévu heureux des oppositions. Ainsi à Héra, qui se précipite avec rage sur un ennemi terrassé, presque jusqu'à en perdre elle-même l'équilibre, l'artiste donnera pour compagne Athéna, dont la marche tranquille renverse sans effort tous les obstacles et qui semble n'avoir pour triompher qu'à se montrer. Auprès d'Enée, d'Hector, de Ménélas et de Patrocle, qui se provoquent et se frappent, il a placé les dieux qui, de leurs trônes olympiens, suivent les péripéties du combat, et si passionnément qu'ils

y prennent part, ils gardent la sérénité divine; ils applaudissent aux coups, ils s'interpellent entre eux avec des gestes animés, mais gracieux et naïfs. Arès, couvert de ses armes, semble prêt à s'élançer dans la mêlée; Jupiter garde le calme souverain d'un arbitre; Thétis, qui pose en suppliante la main sur le genou du dieu, attendrit la scène par ses maternelles angoisses; Némésis, par sa majesté grave, par les idées morales qu'elle éveille, laisse au spectateur une impression sévère et religieuse; elle annonce, au milieu des incertitudes de la lutte, l'inévitable triomphe de la justice. Ainsi cette sombre déesse domine l'histoire d'Hérodote, la tragédie d'Eschyle et la poésie de Pindare. Le sculpteur, en l'introduisant dans son œuvre, a montré qu'il savait concevoir autant qu'exécuter : c'est un maître.

Il serait curieux de rechercher l'influence que les sculpteurs du monument de Siphnos ont pu exercer sur d'autres artistes, et je vous montrerais sans peine dans des œuvres plus récentes et jusque sur le Parthénon des scènes qui semblent inspirées de l'assemblée des dieux, ou des défilés de chars et de chevaux de la course d'OËnomaos. C'est un monument qui fit époque dans l'art comme il marquera dans nos études. Il est capital par sa nouveauté, et j'ose dire aussi, par sa beauté, captivante jusque dans ses imperfections.

« Le Trésor des Athéniens, m'écrivait naguère M. Studniczka, est, pour l'histoire de la sculpture, une pierre angulaire, « *ein wahrer Eckstein* ». Quant à M. Furtwängler, il résume ainsi ses impressions de Delphes : « La frise de Siphnos dépasse de loin tout ce que nous connaissions jus-

qu'ici de bas-reliefs grecs d'ancien style par l'excellence de la conservation, la finesse du rendu, une extraordinaire intensité de vie et la nouveauté des motifs.

« Le Trésor des Athéniens n'est pas moins remarquablement conservé pour l'architecture que pour la décoration. L'architecture est bien la plus fine et la plus serrée qui existe. Les métopes sont aussi précieuses par leur beauté que par leur valeur historique.

« Les fouilles ont été favorisées d'un extraordinaire bonheur; elles ont mis au jour des richesses que l'on ne soupçonnait pas et que même les plus présomptueux n'auraient point osé espérer. »

Je ne me fais pas scrupule de citer ces témoignages, aussi honorables pour la loyauté de nos collègues étrangers que flatteurs pour l'École française d'Athènes. J'en tire vanité sans embarras, car la louange s'adresse non pas à moi, mais à l'œuvre dont les membres de l'École et moi ne sommes que les ouvriers, et que la France a entreprise avec son ordinaire générosité, sans autre souci que la science, sans autre ambition que la gloire. Si tels sont les résultats de nos fouilles et tels les jugements que portent sur elles les étrangers, peut-être estimera-t-on que le but a été atteint et que l'honneur de pareilles découvertes n'est pas trop chèrement acheté.